

POUR UNE VIL-MUS-D'A-MO-RE CONTRE UN MUSÉE D'ART MODERNE MORTIFÈRE

L'église est menacée, alors, tout doucement, on prépare le musée pour assurer la relève de ces fumeries d'opium.

Romain Gary

Vie et mort d'une idole, d'une vierge et d'une courtisane

Un masque primitif n'est pas une curiosité à examiner froidement entre ses variantes, sous une douche d'halogènes, plus inoffensif qu'une bête de cirque dans sa cage. Un fétiche est un génie capable d'attirer la foudre, exalter la présence des dieux parmi les hommes, induire chez ces singes la puissance démiurge. Se manifestant par extra-ordinaire à l'appel des tambours, il danse, vole au-dessus du sorcier dans la palpitation des torches. Apparition divine, frappant d'autant plus les imaginations qu'elle est fugace, incontrôlable, indéfinie... infinie. Qui ose regarder l'esprit sans être initié, risque la cécité, de ne jamais voir s'ouvrir son troisième œil.

Il en a été de même pour quelques vierges de douleur irradiées par la lueur tremblante de bougies votives dans la pénombre d'une chapelle et au pied desquels, à genoux, on osait à peine lever les paupières, ... sauf, une fois l'an, quand les foules se pâmaient devant l'icône sacrée, promenade dans l'éblouissement rituel d'une procession solaire. Puis arc-en-ciellée de nostalgie par les paroissiennes : témoignant, par son sourire, de la réalité du Paradis.

De même avec la Venus d'Urbino sensuellement caressée par le pinceau du Titien pour inciter la belle de son commanditaire à se masturber puis jouir plus intensément dans l'intimité d'une alcôve et dans la perspective de procréer de plus divins enfants...¹

De la beauté des cadavres

Jusqu'au jour où ces idoles encroutées de sang, ces mères de dieu, ces courtisanes effrontées ont été trucidées : d'abord déracinées de leur cadre de vie pour être marchandisées comme œuvres d'art ; pendues ensuite à un clou dans un de ces musées qui, dixit André Malraux, les ont transformées en objets ; fichées enfin dans un catalogue avec d'autres cadavres comme au fond d'une fosse commune. Triple assassinat qui a évaporé leur magie, leur charme.

Avec, inutile de me la cacher, ma rapace complicité d'européen anxieux d'embaumer tous les autres modes du jouir pour me consoler de la superficialité du mien qu'aujourd'hui je déclare à la mode. Prêt donc à cosigner toutes les pétitions demandant que les musées soient reconnus "serial killers" d'utilité occidental-centriste et que des subsides soient alloués pour postposer l'inéluctable pulvérisation de leurs victimes. Encourageant même la multiplication des catacombes où thésauriser des collections d'amphores grecques, gravures japonaises, appuie-têtes baluba pour qui sera en manque d'amphores, gravures ou appuie-têtes. Tristes mais nécessaires pis-aller préservant d'autres vandales ces reliques défraîchies, trésors rapinés, vestiges fêlés d'arts de vivre moribonds... avec lesquels nous devrions féconder notre art de vivre d'aujourd'hui.

Perturbée néanmoins par l'évidence que des civilisations aient pu fleurir et se faner sans disposer du concept ni même du mot "Art" ; que des sociétés, averties de l'essence éphémère du plaisir, aient voluptueusement sacrifié à l'éphémère des "fontaines de beauté éternelle" ; que la majorité de l'humanité survivra, créera et jouira demain sans jamais aller au musée. Dichotomisée par

les pulsions contradictoires de me satisfaire de rien et de vouloir tout voir, tout posséder. Me demandant, après Saint-Exupéry, si ce qui fait la beauté du désert, c'est qu'il cache un puits ; après Gracian Y Morales, si le secret excite la vénération ; ou encore, après Voltaire, si le secret d'ennuyer est de tout dire : si c'est folie de muséologue de vouloir tout donner à voir ?

Soucieux d'être en accord avec moi-même, devrais-je taire une autre tare propre à tout musée : jouer à l'organe de rétention plus que de monstration, n'exposer qu'une fraction de ses "bijoux", pointe d'un iceberg dont la masse se congèle, invisible, dans les caves. Comme tout spéculateur cherchant à échauffer les enchères ?

Et si la vie était ailleurs ?

Et pourtant, je ne peux nier que j'adore papillonner dans ces cimetières, y respirer un peu de l'encens de rituels oubliés, chercher la source de lumière qui a pu projeter de telles ombres. Par quel prodige d'autres mortels ont su créer du sens, questionner la finalité de leur existence, se transcender. Comment ces illuminés ont réussi à sublimer des bouts de bois en objets de terreur et de vénération, métamorphoser un lieu banal en mi-lieu du monde, ritualiser de l'éphémère en boucles de temps... donner vie et insuffler âme à des mottes d'argile et des blocs de pierre. Inspirés ou délirant comme la Pythie, comment ont-ils pu auréoler la réalité d'une pluralité de sens poétiques, révéler l'envers des apparences, ouvrir des abîmes où perdre pied pour décoller de la réalité. Apprentis-sorciers, savaient-ils ce qu'ils cherchaient à dire ? Donnait-ils plus que ce qu'ils ne possédaient pas ? Et sont-ils morts pour le plaisir d'autrui, d'inconnus... ou pour agoniser de savoir leurs œuvres crucifiées au musée ?

De l'assassinat comme un des Beaux-Arts --- Modernes

N'étant pas encore mort, c'est donc avec plaisir que je me découvre, face aux MAM (Musées d'Art Moderne), scorpion. Car ces derniers sont moins des serial-killers que des faiseuses d'ange. Réduisant non seulement les œuvres en objets mais n'objectifiant que des fausse-couches, ne formalisant en bocal que des fœtus mort-nés. Prosélytes d'une muséographie contemporaine qui, selon Pierre-Henri Jeudy, nous habitue déjà à une "culture patrimoniale" : la plupart des œuvres normées "artistiques" ayant pour fabuleux destin de transiter directement de la tour d'ivoire de leurs conceptualisateurs à des coffres de collectionneurs puis des cellules de musée sans jamais se tacher de quotidien, polluer de sang, saouler de liberté. Ah l'immortel destin que de mourir sans avoir vécu !

Mais quel avenir une civilisation embaumant son présent offre-t-elle à sa jeunesse ? Quel droit à la contestation, quelle échappatoire vers des ailleurs lui concède-t-elle ? Les politiques ont la réponse qui financent les MAM afin d'assurer la pérennité du système qu'ils parasitent : pour neutraliser un graffiti contestataire, rien de plus louable que de le récupérer en l'exposant comme une exception dans un cube aussi blanc que psychiatrique. Et pour apprivoiser un révolutionnaire, rien de plus honorable que d'en faire un artiste subventionné ! Lui promettant, pour sa pension, une rétrospective au MAM !

Et que l'on n'aille pas prétendre que le rôle mortifère des MAM se confine à quelques hospices où le temps suspendrait son vol. Leur lèvre est contagieuse et pourrait surtout les vivants. Si, reprenant le constat de Malraux, les vieux musées transforment les œuvres en objets, les jeunes « pousse-toi là qu'j'm'y met' » ont le truc pour gazéifier n'importe quel objet en artefact : de l'urinoir à la merde d'artiste

¹ Daniel Arasse, dans « On n'y voit rien », rappelle qu'à la Renaissance, médecins et théologiens encourageaient les femmes à se masturber avant l'accouplement pour plus sûrement orgasmer... et ainsi donner le jour à des Diane et Apollon.

en passant par le tas de charbon ou de bonbons, le socle pour sculpture sans sculpture, le cadre vide sans titre, le vide signé... Pauvres ménagères qui risquent de les jeter et se jeter à la poubelle.

Premier symptôme de l'infection : n'importe quoi étant auréolé œuvre d'art, l'acte de consommer n'importe quoi se transcende en rituel d'essence artistique... Les grands magasins n'étaient-ils pas déjà, pour Andy Warhol, un peu comme des musées ? Et pour son complice Joseph Beuys, n'importe quel consommateur – n'est-il pas artiste ?

Deuxième symptôme : la sacralisation des institutions culturelles, la médiatisation événementielle de leurs grands-messes infusent, au sein de la population, l'acceptation passive de la marchandisation-standardisation-vulgarisation de son cadre de vie. Sa monotone laideur se digère mieux puisque quelque part, comme au-delà d'une vallée de larmes, un paradis de beauté gratuite leur est promis. Pourquoi pleurer ce qui bascule dans l'obsolescence puis dans la décharge de l'histoire quand des reliques sont pieusement conservées par des conservateurs dans ces conservatoires ?

Troisième symptôme : le lien reconnu par Romain Gary entre les mondes ecclésiastique et artistique est quasi génétique. Succédant aux évêques, curés et sacristains qui intercédèrent pour le bon peuple auprès du Très Haut, des archéologues du futur antérieur, critiques en contestations consensuelles et guides d'avant-garde académisée font de la médiation, expliquant au public comment être touché par les "manifestations" des créateurs contemporains et pourquoi honorer ces derniers à la hauteur des saints d'antan. Décrits par la sociologue Nathalie Heinich comme "L'élite artiste", ces hérauts de la société du spectacle produisent de l'art pour l'art, battent des ailes au-dessus d'une trop triviale réalité et dorent les pilules opiomisant le bon peuple en troupeau de consommateurs. Autorisés, en vertu du sacro-saint principe de la liberté d'expression, à ne respecter ni règle, ni tabou, ni loi, ces stars du system tirent leur titre de gloire de miraculeux scandales et de divines provocations. Justifiant leur canonisation financière à l'ombre du veau d'or. Et résignant le vulgus pecus à n'être que de fidèles pénitents processionnant dans les MAM pour encenser la société de consommation-spectacle-loisirs pétrolant dans la logique de l'obsolescence néo-libérale.

Un enterrement à répétition

Le vernissage, en 1984, du MAM de Bruxelles a confirmé l'ampleur de l'épidémie. Ce qui a poussé un ouvrier en salopette, pendant que le roi des belges, une foule de ses ministres et l'écume de la nation champagnaient, à descendre dans la fosse et apposer sur son mur des lamentations une pierre tombale dont l'épithète "Ci-gît l'Art Moderne Belge" était profanée du graffiti "Vive l'Art de Vivre".

Le brave avait tort puisqu'il avait raison trop tôt² : il fallut attendre près de 30 ans, jusqu'en février 2011, avant qu'un conservateur en mal de bonus culturels n'officialise l'acte de décès. Éplorés, quelques dizaines d'artistes, galeristes et professeurs d'art se retrouvèrent chaque premier mercredi du mois pour prier en faveur de sa résurrection. L'émoi à répétition de ces indignés - beaucoup défendaient leur carré blanc sur fond blanc - suscita quelques échos dans la presse, poussant un quarteron de chevaliers des finances et capitaines d'entreprises à promettre de sponsoriser, pour après 2026, la réincarnation du défunt dans un Guggenheim à la sauce Pompidou. Conscients qu'un musée est aux œuvres d'art des collectionneurs ce que la bourse est aux placements des spéculateurs.

Le mal ne s'arrêta pas là : à la onzième réunion mortuaire du Musée ~~sans Musée~~, après la remise d'une pétition signée par 2.644 personnes³, le Ministre de la Politique Scientifique découvrit des milliers de mètres cube vides au sein des MRBAB : sépulture néanmoins jugée insuffisante, vu la renommée du disparu, par le Ministre qui promit un mausolée d'ici 10 à 15 ans. Nouvelle que l'agence

Belga confirma le Mardi Gras, journée traditionnelle pour se cacher derrière un masque de carton doré et couvrir sa belle de confettis comme de perles, oubliant que, le lendemain, on jeunera pendant 40 jours, des cendres au front.

Et amuser un vilain petit canard qui se demande si une ville qui compte déjà plus de 100 musées (rebaptisés palais, brasseries, ateliers... situés dans Bruxelles ou à moins d'une heure en train, spécifiquement dédiés aux arts moderne et contemporain) est vraiment en manque d'un 100 et unième. Pour plaire à l'infime minorité de rentiers, pensionnés, touristes et "marchands du temple" ou snober les 99 % de la population bruxelloise qui ignore qu'il y avait hier et se fout qu'il y ait demain un MAM ? Parce que le club de lécheurs de pinceaux et culs friqués est en manque d'un boudoir ? Parce que les innombrables avatars de Picasso, qui se vantait de pouvoir, à lui seul, remplir un MAM, sont sans abri ? Parce que les étudiants sédentaires des écoles des Beaux-Arts ne disposent que d'hectomètres de catalogues⁴ pour ne pas apprendre, à la mode d'Ingres, les mêmes recettes que leurs pères ?

Oubliant que si, malgré la crise, un budget extraordinaire tombait des nues pour élever un MAM au ciel de la métropole européenne, son budget de fonctionnement serait, comme celui des MRBAB, minable, et d'acquisition quasi nul ? Que pour asseoir un minimum sa crédibilité, il devra, comme les MAC's, SMAK et consorts, courtiser les vedettes internationales et délaisser les artisans du cru ? Qu'il n'apparaîtra jamais que comme un minus-habens face aux VanHaerents Art Collection, Maison Particulière et autre Fondation Pinault ? Mais qu'il cautionnera les délires néo-libéraux de l'art contemporain, alibi dont une élite abuse pour exciter sa phosphorescence culturelle, faire-valoir des étoiles de la société du spectacle qui poussent Mr. et Mrs. Tout Le Monde à se résigner à être quelconques, fonds de garantie amortissant les faillites spéculatives sur le dos des contribuables !

Bruxsel, première Ville-Musée de l'Univers ?

Alors qu'on devrait espérer des instances publiques, dans une dialectique démocratique, socialis(an)te, qu'elles promotionnent l'alternative d'un art public dont toute la population jouirait 7 jours sur 7, 24 heures sur 24, vecteur de reliance et de convivialité, terreau d'une créativité valorisant les spécificités d'un lieu, catalyseur d'un art de vivre proprement - et vulgairement - bruxellois.

Alors que Bruxsel pourrait se sublimer en Vil-Mus-D'A-Mo-Ré, ville-musée d'art moderne régénéré-réjouissant-révolutionnaire ! Avec tous ses habitants, touristes et illégaux reconnus artistes bruxellois *modernes* ! Avec tout ce qui fait Bruxsel, du pavé de la Grand-Place à la tour de l'hôtel de ville en passant par le manneken-pis-tire-bouchon du Marché aux Puces et le nuage lourd de pluie au dessus de l'Atomium... certifié œuvre d'art bruxelloise *moderne* !⁵ Avec tous les événements se produisant à Bruxsel, dispute politique ou confidence amoureuse, promenade avec chien-chien ou défilé militaire, visite de musée ou sieste au soleil... critiquable comme performance artistique bruxelloise *moderne* !!!

Car il est urgent de construire l'utopie, d'échafauder l'inimaginable, de lancer des ponts par-delà l'horizon... et, appliquant le conseil de Nietzsche, "contre l'art des œuvres d'art, apprendre un art supérieur : l'art de l'invention des fêtes"... **L'ART DE VIVRE !**

⁴ Musée imaginaire qui rassemble la quasi-totalité du patrimoine artistique de l'humanité et dont chacun peut à tout moment se délecter, jusque dans son lit : une autre jouissance que de jouer des coudes au milieu d'une cohorte de touristes bruyants et malodorants pour entrevoir la Joconde derrière une vitre antireflet et pare-balles.

⁵ On pourrait aller jusqu'à accrocher en ville les œuvres - originales ou copiées - de la section "Art Moderne" des MRBAB : "L'Age de Fer" de Delvaux à la Gare du Midi, "Ceci n'est pas une pipe" de Magritte au pavillon des cancéreux, "L'Homo Ludens" de Marien dans un magasin de lingerie fine... On pourrait même faire des MRBAB une Artothèque où tout bruxellois pourrait emprunter une œuvre dormant dans les caves afin d'égayer son salon, éduquer sa progéniture et nourrir sa conversation avec ses voisins.

² Citation adaptée du "Journal d'Hadrien" de Marguerite Yourcenar.

³ Contre plus de 23.300 défendant le statut des artistes.